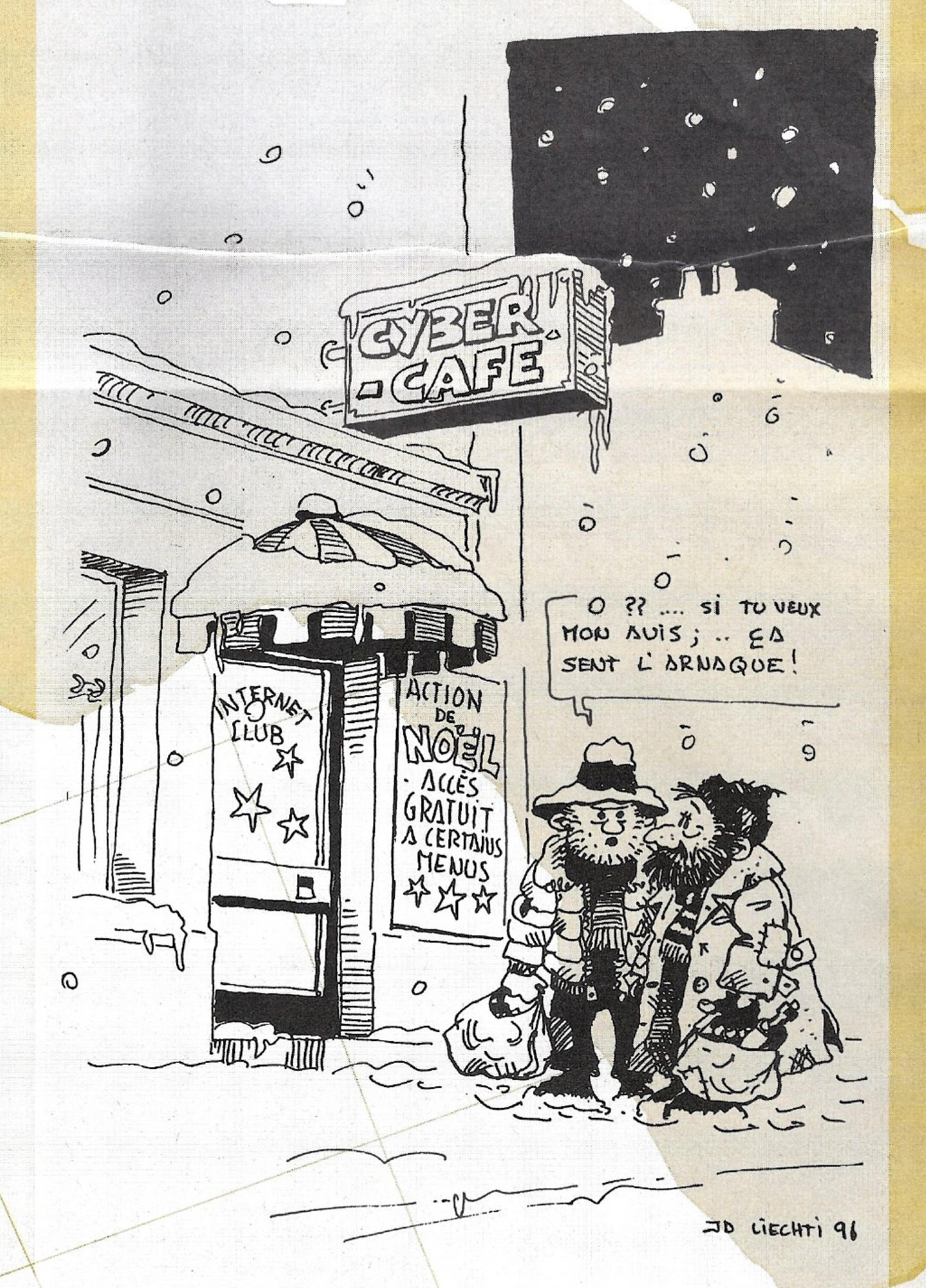
Interrogation

Bulletin œcuménique

No 8 – décembre 1996

Paraît 8 fois par an



Se rendre inutile?

par Bernard Grangier

«Théoriquement, la coopération a pour ultime objectif d'aboutir à sa propre disparition. (...) Travailler pour s'en aller, en effectuant un lent déplacement des responsabilités et de la prise de décisions vers les autres en vue d'une fin annoncée: cesser d'être nécessaire.» C'est la réflexion finale d'un texte de Sergio Ferrari (paru dans «*Interrogation*» no 7/96, pages 14 et 15) pour «une coopération dont le but ultime serait de disparaître au profit d'un échange mutuel solidaire». Si l'on comprend bien le sens de la réflexion, elle pose néanmoins problème.

Dans ma jeunesse, je me souviens que l'un des leitmotivs de notre éducation était celui de «se rendre utile», de «rendre service», donc surtout de ne pas «disparaître» si l'on voulait coopérer, être solidaire en actes.

Cette motivation a donné l'élan à la coopération telle que nous la connaissons, dans un esprit et dans un idéal de rapide développement des pays dits alors sous-développés. C'est dans ce contexte d'une vision de «progrès» décisif à relativement court terme qu'est apparu dans les années soixante-septante l'idée de l'«inutilité» à terme de la coopération grâce à un développement achevé de tous les pays dits «en voie de développement».

Trente ans plus tard, cette idée ressurgit! C'est donc que l'objectif n'est pas atteint!

Pourquoi? Qui va se charger de cette analyse?

La question se pose encore de savoir s'il faut poursuivre dans l'utopie ou chercher d'autres voies mieux adaptées à la réalité? Car dans trente ans, la situation risque – sur la base des projections actuelles – d'être au mieux la même, si non pire, hélas. A la veille d'un nouveau millénaire, le monde est confronté à d'immenses défis moraux, sociaux, politiques et économiques.

Il n'est sans doute pas encore temps de disparaître, mais bien de s'engager plus que jamais pour entraîner l'humanité vers un monde réellement meilleur et réconcilié.

A cet égard, l'image donnée par Bertrand Piccard, qui va entreprendre le tour du monde en ballon, est intéressante: dans un ballon, sans moteur, balloté et soumis aux caprices des vents, la seule possibilité de changer de direction ou d'éviter les obstacles, est de jouer sur le changement d'altitude pour atteindre des courants plus favorables. Savoir changer d'altitude, c'est savoir changer d'attitude et d'actions face aux défis d'aujourd'hui et de demain, dans la mesure où ils sont prévisibles. Comme le dit d'une autre manière le professeur Albert Jaccard, il faut sortir de la société de compétition et promouvoir une société d'émulation où le but n'est pas de faire nécessairement mieux que les autres, mais d'essayer de faire aussi bien que les autres, dans un esprit de stimulation.

Mais que l'on s'entende bien: il ne s'agit pas de devenir aussi riche ou aussi fort que l'autre, mais d'arriver à la même dignité, avec plus de partage et de justice, donc de devenir plus «utile» à l'épanouissement de toute femme et de tout homme.

Voilà un programme d'engagement qui devrait alimenter la réflexion et les efforts de coopération réciproque, plutôt que de se fonder sur des théories du développement que le temps et les évènements rendent obsolètes.

Conte de notre époque

Préjugés...

par Gilbert Zbaeren

Lui il n'aimait pas l'alcool
N'en buvait pas une goutte
Faire la fête
Pas très envie
Fumait pas non plus.
N'aimait pas conduire
Presque sans défauts...

Elle, elle aimait bien son verre
Fumait presque trop.
La fête elle faisait
Avec sérieux,
Aimait prendre le volant
Presque pas de défauts...

Ce soir-là
Ils avaient fait la fête,
Bien fait la fête
Chacun selon
Ce qu'il aimait.

C'était un peu tard, voire tôt.
Elle avait pris le volant
Malgré les libations.
Lui était trop fatigué pour cela.

Les volutes bleues dansaient
Dans la voiture
Et rivalisaient avec les
Effluves éthyliques.

Elle, à l'aise à son volant
Bien que se cramponnant un peu,
Lui dormant tranquillement.

Harassé par cette soirée
Et par l'attente...
Elle n'arrive jamais à s'en aller...

Evidemment:
Stop m'sieur, dame,
Votre permis
S'il vous plaît...
Petit contrôle de routine.

Madame tend son permis
Tout en prenant conscience
Que les effluves
Qui sortent de la voiture
Ne sont pas vraiment neutres.

L'agent les a également captés.
Madame est attentive
Et s'attend au pire.

Le commentaire est significatif:
Et bien ça sent la fête
Dans cette voiture.
Heureusement que Monsieur
A son chauffeur pour le rentrer
Quand «on» a dépassé les bornes!

Madame, ce soir-là,
N'a pas eu le courage
De relever le côté
Misogyne
De l'agent...

Christian AURENCHE

TOKOMBÉRÉ AU PAYS DES GRANDS PRÊTRES

RELIGIONS AFRICAINES ET ÉVANGILE PEUVENT-ILS INVENTER L'AVENIR ?

Préface de Jean-Claude PETIT

questions ouvertes

Une question radicale traverse cet ouvrage: les religions traditionnelles africaines et l'Evangile peuvent-ils ensemble inventer un avenir? Présent depuis plus de vingt ans à Tokombéré, bourgade du Nord-Cameroun, dans les monts Mandaras au Sahel, Christian Aurenche, médecin et prêtre, retrace et analyse dans ce livre écrit avec Hyacinthe Vulliez, l'aventure des populations kirdies à la rencontre de l'Evangile et de la modernité.

Comment éviter la coupure des racines culturelles et religieuses séculaires de ce peuple? Comment travailler ensemble au développement et vivre en symbiose spirituelle avec les grands prêtres de la montagne pour ouvrir ces populations à la nouveauté? 2% de catholiques peuvent-ils servir le développement intégral de la région sans monopoliser le pouvoir?

Tout au long de ce récit, l'Afrique vue de Tokombéré offre un visage d'espérance: les projets fourmillent associant villageoises et villageois, jeunes et anciens à la prise en mains de leur propre avenir. A travers ce livre, s'invente une forme de présence chrétienne dont pourraient s'inspirer bien des communautés en Europe et ailleurs...

Christian Aurenche, d'abord médecin puis prêtre du diocèse de Paris, travaille à Tokombéré depuis 1975, exerçant la double fonction de directeur de l'hôpital et de curé de la paroisse. Il est l'auteur de *Sous l'arbre sacré* (Cerf). Hyacinthe Vulliez, prêtre du diocèse d'Annecy, a été aumônier des Equipes Enseignantes en Afrique occidentale et centrale puis journaliste à l'hebdomadaire *La Vie*. Il est l'auteur de *Dieu est-il occidental* et du *Tam Tam du Sage* (Cerf).

Tokombéré au Pays des Grands Prêtres, Christian Aurenche en collaboration avec Hyacinthe Vulliez, collections *Questions Ouvertes, Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Paris 1996, 144 pages, 85 FF*

Faut pas s'laisser emballer

par Gilbert Zbaeren

Je suis tombé pas hasard
Au détour d'un tiroir
Sur le livret de Caisse Maladie
De mes jeunes années.
Mes primes mensuelles
Jusqu'en 1948 s'élevaient à Fr. 1.80.
Mais depuis cette année-là c'était
Fr. 2.30.
Et depuis le 1er juin 1950 Fr. 2.70.

C'était une société de secours
mutuels.
De quoi rêver,
Même en multipliant à cause
des années.

Avec tout cela me sont revenus
Des souvenirs du bureau
Où j'accompagnais mon père
Qui allait faire les paiements.
C'était un petit bureau
Tout simple à échelle humaine.

Mais que sont devenues
ces mutuelles?
Je me rappelle avoir senti mon père
Fier de m'expliquer
Ce que c'était qu'une mutuelle:
Des gens qui cotisent pour
Ensemble se soutenir pour
Faire face aux vicissitudes
de la maladie...
Les médicaments étaient payés
à 90%
l'hôpital, la maternité, tout payé.

Que sont devenues ces mutuelles
Face au vicissitudes de la grande
finance?

Les bureaux tout simples et
fonctionnels
Ont fait place a des endroits
«Supersophisticaisse» où le profit
Est prioritaire.
Ces lieux rivalisent avec les banques
mais il faut souvent s'y battre
Pour recevoir nos prestations.

La mutualité a été rangée
Et l'objectif n'est plus de tourner
Mais de gagner plus, beaucoup plus.

Et puis l'autre matin,
«La Neuchâteloise», assurance
Du groupe «Wintherthur»,
A pu faire ses valises:
Restructuration ou tout autre excuse.
Explique que et que...
la conjoncture...

Que les gens «Importants»
Doivent pouvoir continuer
A voir déborder leurs sacs à revenus
Sans cela ils prennent peur...eux.

Ce qui entraîne,
Pour un nombre important de per-
sonnes, de se retrouver sans emploi.

Eux doivent supporter mieux
la peur...

Un autre matin,
L'oreille à la Radio...
Cette information:
«Suite à l'annonce de la fermeture
De la Neuchâteloise
La Winthherthur a réalisé un bénéfice
De plusieurs dizaines de millions»
Comme ça juste pour un petit
changement.

Avec ma petite tête
Et sans rien y comprendre...
J'ai quand-même l'impression
Que ce type de restructuration
N'a rien a voir
Avec le bien-être des personnes.
Mais que seuls comptent
Le fric et l'envie de dominer.
Ainsi que la peur d'être bouffé
Par un plus gros...
Qui le fera tôt ou tard
Puisque c'est ce système-là
Qui fabrique cette débâcle.

L'idée n'est pas
De pouvoir tourner Simplement,
De vivre simplement
mais d'avoir toujours plus.
Il y a des salaires inutilement
démesurés.

Une mentalité du toujours plus,
De la domination, à n'importe
quel prix.

Le souci des actionnaires
Plus que de l'ouvrier.

Et tout cela avec une foi,
A partir d'une vision de la vie,
Qui tue la vie elle-même
et les hommes.

Qui compromet aussi les efforts
De certains Chefs d'entreprises
Qui ont une autre idée de la vie.

A partir de quelle bonne résolution
Et lors de quelle nouvelle année
S'occupera-t-on des hommes
et des femmes
Avant les dividendes,
Avant les surplus de quelques
privilégiés
Toujours moins nombreux
Et ayant toujours plus peur
de tout perdre.

Quand se rappellera-t-on
Que la grandeur
Est née dans une Etable
Symbole ou réalité
Mais message et guide pour nos vies.

Tout en y comprenant rien
(selon certaines manières de voir)
J'en suis intimement convaincu.

Suisse-Birmanie
Journal de Genève – 7 novembre 96

La Suisse refuse de sanctionner la junte militaire birmane

La Suisse n'entend pas prendre de sanctions envers le régime militaire birman, en dépit des violations des Droits de l'homme dont il se rend coupable. Le Département fédéral des affaires étrangères explique que la Suisse privilégie le dialogue «concret mais critique» avec toutes les parties.

L'Union européenne (UE) a décidé la semaine dernière de ne plus accorder de visas aux membres de la junte militaire et à leurs principaux collaborateurs et suspendu toutes les visites diplomatiques de haut niveau. L'UE avait déjà pris d'autres mesures: expulsion des attachés militaires, embargo sur les armes, suspension des programmes d'aide humanitaire. En Suisse, l'Association Suisse-Birmanie, l'Arbeitskreis Tourismus und Entwicklung et l'Union internationale des travailleurs de l'alimentation et des branches connexes (UITA) appellent la population à boycotter la Birmanie.

Berne entretient actuellement des relations délicates avec Rangoon, après la mort de son homme de liaison James Leander Nichols dans une prison birmane. (ATS)

Les médicaments du Bengladesh
Lausanne Cités – 21 novembre 96

Bientôt dans nos

L'un des pays les plus pauvres du monde a défié les multinationales pharmaceutiques en fabriquant lui-même ses médicaments essentiels. Aujourd'hui il les vend.

Le Bangladesh, un des pays les plus pauvres du monde avec 120 millions d'habitants, est devenu la bête noire des multinationales pharmaceutiques: depuis 1982, il refuse d'importer des médicaments trop chers ou superflus, essayant de fabriquer lui-même des remèdes bon marché, indispensables à la santé de la population. Aujourd'hui cette politique, considérée par les Nations Unies comme un modèle, lui a permis de développer une puissante industrie, prête à conquérir les marchés mondiaux. Les produits bangladais, à bas prix mais de qualité, envahiront-ils un jour nos pharmacies?

Défi aux multinationales

Le gouvernement de Dacca a en effet interdit 1600 marques, parmi lesquelles les produits de dix sociétés suisses. Certains de ces remèdes vendus au Bangladesh étaient retirés depuis longtemps sur les marchés occidentaux pour leurs effets secondaires. Les autorités ont donc décidé de se concentrer sur les 200 médicaments essentiels préconisés par l'Organisation mondiale de la santé, éliminant les spécialités onéreuses, voire nocives. Un plan de santé encourageait aussi les médecines traditionnelles.

Le pays a ainsi choisi de défier les puissantes multinationales de la chimie, en fabriquant lui-même des médicaments génériques pour les principales affections dont souffre la population: diarrhées, infections, anémie, gale... Leurs prix ont chuté en dix ans de 12% à 97%, malgré une inflation de 180%. Grâce à un vif débat national sur la santé, et au contrôle de la publicité, les médecins ont prescrit des ordonnances de plus en plus raisonnables.

Cette attitude courageuse a été défendue par l'OMS, l'Unicef et même la Banque mondiale. En comparaison, dans beaucoup de pays africains obligés de s'approvisionner à des prix européens, les gens ne peuvent même pas se payer une aspirine.

La détermination du Bangladesh a failli être emportée par le cyclone d'avril 1991 qui a ravagé le sud du pays. Dans une réunion d'urgence avec le gouvernement, des diplomates suisses et américains ont annoncé que des avions remplis de médicaments et de lait en poudre étaient prêts à décoller, mais que la politique médicale du pays était un obstacle... Réplique immédiate de Madame le premier ministre Khaleda Zia: «Nous apprécions vivement votre offre généreuse mais toute livraison doit être conforme à la liste des médicaments essentiels.»

Pourtant, après quatorze ans de protection étatique, les fabriquants bangladais se plaignent. Le président de leur

pharmacies?

association nationale réclame une libre importation des matières premières, et la levée du contrôle que le gouvernement exerce sur les prix. Il est soutenu par des politiciens de l'opposition, notamment l'ancien ministre des Finances Saifur Rahman: «Libérons les prix des médicaments et laissons faire le marché. Le gouvernement doit seulement contrôler la qualité.»

Si cette politique est mauvaise, alors pourquoi notre industrie pharmaceutique est-elle aussi florissante, demandent les partisans du contrôle étatique? En 1995, le Bangladesh avec 190 entreprises dont 7 multinationales a produit une valeur de 300 millions de francs. Il a économisé, 220 millions en renonçant aux médicaments étrangers. En 1981, 8 médicaments sur 10 étaient importés; dix ans plus tard, 6 médicaments sur 10 étaient fabriqués dans le pays. La production pharmaceutique locale a triplé. La qualité a progressé de la même manière: seules 7% des préparations ont été déclarées en dessous des normes officielles. Alors pourquoi changer un système gagnant? Car si le marché se libéralise, les prix vont grimper, alors qu'à peine un cinquième de la population a accès à la médecine moderne. C'est que l'industrie pharmaceutique locale, impatiente de vendre à l'extérieur, a besoin de s'ouvrir à des technologies et des matières premières étrangères. Aujourd'hui le Bangladesh exporte dans plus de 30 pays d'Asie, d'Europe et du Golfe. Grâce à ses salaires imbattables et à son expérience unique dans le tiers monde, le pays est prêt à défier les multinationales sur leur propre terrain.

InfoSud-IPS/Tabibul Islam et Daniel Wermus

Energie
Sortir du nucléaire – no 2
novembre 96

12 000 francs par séance

S'il est un domaine où la crise économique n'a pas frappé, c'est bien celui des conseils d'administration des compagnies d'électricité. Ainsi par exemple, pour *une* séance de conseil, un membre peut toucher **plus de 12 000 francs**, soit 2 à 3 mois de salaire pour un travailleur ordinaire... A 7 ou 8 séances par année, faites le compte.
Il s'agit bien entendu de revenus venant s'ajouter à des salaires ou des retraites plus que confortables. Sans parler, par exemple, des somptueux voyages d'études offerts aux bénéficiaires et à leurs épouses.
Ces conseillers d'administrations, le plus souvent des ex-politiciens, bloquent toute élaboration d'une nouvelle politique de l'énergie, si urgente pourtant. Ils entretiennent un système qui leur convient parfaitement : monopole sur la fourniture d'électricité, cartel qui fixe les prix (les plus élevés d'Europe), vision nucléaire de l'avenir énergétique.
Mais qui paie cette absence totale d'imagination et le train de vie doré de ces conseils d'administration ? Vous et moi, au travers de nos factures d'électricité !

Ligne 155 SOS racisme
Recherche Téléphonistes bénévoles

Le 155 SOS racisme (ligne d'appel gratuite:155 44 43) est l'instrument d'action sociale préventive de l'Association romande contre le racisme (AC©R).

L'AC©R recherche pour agrandir son équipe de téléphonistes bénévoles des personnes s'exprimant couramment en français et prêtes à assurer une permanence à raison de deux heures par semaine pour une durée déterminée. A cette fin, elle organise les vendredi 24 (dès 15h00) et samedi 25 janvier, une session de formation.

Cette formation vise à consolider les techniques de base du téléphone (accueil, compréhension, écoute active, gestion des émotions), à expliquer le fonctionnement pratique du 155 SOS racisme et celui du suivi des cas; à fournir des informations sur les nouveaux instruments juridiques à disposition (code pénal suisse et convention internationale), à sensibiliser les participants aux questions de l'interculturel, des préjugés et des à priori et à présenter l'instrument technique de résolution des conflits qu'est la médiation.

Si vous êtes intéressé(e), merci de renvoyer le coupon réponse ci-dessous à:
Sophie de Rivaz, Association romande contre le racisme, CP 328, 1000 Lausanne 9

- ❑ Je suis intéressé(e) par votre formation et m'inscris pour la session des 24 et 25 janvier
- ❑ Je souhaiterais davantage d'informations et vous prie de me rappeler au téléphone ci-après:

Nom ____________________

Prénom ____________________

Adresse ____________________

NPA/localité ____________________

Tél. ____________________

Un Dieu humble et pauvre

par Jean-Marie Pasquier

Nous allons célébrer en janvier prochain le centenaire de la naissance d'un homme pauvre, et qui est resté jusqu'à la fin de sa vie l'ami des pauvres. L'abbé Maurice Zundel, l'ami des clochards de Lausanne qui venaient frapper à sa porte.

«Toute ma vie, des mendiants m'ont exploité et des pauvres m'ont vidé les poches et les tiroirs...»

Le Dieu des pauvres, c'est un ami protestant, un apprenti mécanicien habitant la même maison que lui à Neuchâtel qui le lui fit découvrir, alors qu'il était adolescent. Ils lisaient ensemble «Les Misérables» de Victor Hugo.

Un jour, l'ami lui demanda: «Tu connais le Sermon sur la montagne?» Et ce garçon le lui a lu avec un accent si pénétrant, si personnel, qu'il en fut bouleversé: «J'avais rencontré Quelqu'un!»

Il avait été évangélisé par un pauvre... «Bienheureux ceux qui ont un cœur de pauvre!» Il découvrait en même temps qu'à la source de cette pauvreté-là – qui n'est pas misère – il y a une Pauvreté plus profonde: la Pauvreté même de Dieu.

Dieu est pauvre. «Dieu est Dieu parce qu'Il n'a rien. Il est tout parce qu'Il n'a rien... Dieu est pauvreté... La seule véritable clef de l'Evangile, c'est de savoir que c'est Dieu qui est pauvre, fragile, sans défense, parce qu'il ne peut qu'aimer.»

Voilà ce que nous révèle Noël: «En Jésus éclate cette nuit le règne de la Divine Pauvreté et nous apprenons que le Dieu qu'il incarne n'est pas un Pharaon qui nous domine, mais un Amour qui se donne éternellement... Dans cette nuit, nous changeons de Dieu, nous apprenons à connaître un autre visage de Dieu et un autre visage de l'Homme...»

En Jésus nous apprenons l'infinie générosité de Dieu: «de riche qu'il était, il s'est fait pauvre, pour nous enrichir de sa pauvreté» (II Cor. 8:9). Jésus est au confluent de la Pauvreté divine et de la pauvreté humaine. Dans l'enfant pauvre de Béthléem, Dieu montre ce qu'Il est depuis toujours: un Dieu pauvre, humble et fragile.

«Dieu fragile, c'est la donnée la plus émouvante, la plus bouleversante, la plus neuve et la plus essentielle de l'Evangile: un Dieu fragile est remis entre nos mains... Dieu fragile et désarmé, tellement que c'est à nous de le protéger contre nous-mêmes...» Comme l'enfant de Béthléem. Comme ce qu'il y a de plus fragile en nous et qui mérite d'être protégé, ou simplement reconnu, et aimé.

Je me souviendrai toute ma vie de mon premier Noël en Centrafrique. C'était dans un petit village de brousse qui n'avait pas vu de prêtre depuis bien longtemps. Une chapelle en terre battue, quelques rondins, une petite table. Pour seule lumière, le feu qui brûlait à l'extérieur, et une lampe à pétrole. De l'obscurité montaient comme des chants de bergers et sur les lèvres des «mamans» une longue litanie de prières. Un Noël de pauvres: Béthléem aujourd'hui. Il devait se sentir chez lui, le Dieu humble et pauvre.

RéZo

L'Organización San Vincente trouve son origine dans le travail effectué par le Père Cacho, dès la fin des années soixante. Mû par le courant de la théologie de la libération, il vivait dans le quartier et ramassait les ordures, comme la plupart des autres habitants. Cela lui valut la sympathie et l'acceptation des voisins qui ont construit ensemble des habitations, des ateliers pour les jeunes, une garderie, etc. Après la mort du Père Cacho, il y a quelques années, les voisins ont décidé de continuer son travail.

L'Organización San Vincente travaille dans une zone bidonville de Montevideo, près du Cementerio del Norte, derrière l'hypodrome, qui se caractérise par de nombreux problèmes tels que: chômage et sous-emploi, marginalisation, délinquance, violence domestique, désertion scolaire des jeunes, utilisation des enfants pour différents travaux (ménagers pour les filles et récupération des ordures pour les garçons), etc.

Dans le cadre d'un programme d'assainissement de l'habitat, le ministère du logement a fait construire 388 logements dans cette zone. Ces logements (appelés «nucleos evolutivos») sont constitués de deux pièces, d'une cuisine et d'une salle de bains. Les habitants ont la possibilité de les agrandir en fonction de leurs besoins.

L'Organización San Vincente a pu négocier que 250 de ces habitations soient occupées par des familles du bidonville, connues de l'organisation.

Elle a signé un accord avec le «Ministerio de viviendas» pour effectuer durant 5 ans le travail post-œuvre («post-obra»). Ce travail consiste à créer une vie sociale dans le nouveau quartier, à étudier les besoins en matière de santé, d'éducation, de loisirs, de garde des enfants en âge préscolaire, etc. puis d'organiser l'infrastructure collective pour répondre à ces besoins, en collaboration avec les institutions compétentes. Par exemple, négociation avec le ministère de la santé publique pour obtenir une polyclinique, avec l'intendance municipale pour l'éclairage public, avec l'institut national du mineur pour la garde des enfants, du ministère de l'éducation pour les écoles, etc. A court terme la construction de 2 salons communautaires («SUM», Salones de Usos Multiples) est prévue pour accueillir les réunions de la commission de voisins.

L'équipe de travail de l'Organización San Vincente engagée dans cet accord est composée d'un administrateur, d'un architecte, d'une avocate, de Casilda (religieuse qui travaille depuis de nombreuses années dans l'organisation), d'un assistant social formé (Pablo Graña), et de cinq étudiantes de l'Universidad de la Republica, en troisième année d'études de travail social qui vont faire leur pratique dans le quartier jusqu'à fin 1996. Elles seront accompagnées par Pablo Graña et supervisées par un professeur de l'uni.

L'Organización San Vincente est intéressée à la collaboration avec une personne étrangère par l'intermédiaire de GVOM et en a déjà fait l'expérience l'an passé, lorsqu'une étudiante en service social d'Espagne a fait un stage de quelques mois dans le quartier.

Nicole Champion

Nicole Champion est une volontaire GVOM engagée dans l'aventure de l'Organización San Vincente dans une zone bidonville de Montevideo (Uruguay). En Suisse, elle a mis en place et travaillé plusieurs années à Bienne dans un réseau d'échanges réciproques.

Le stage s'est bien passé et il semble que cela a été une expérience très riche tant pour l'organisation que pour l'étudiante.

L'Organización San Vincente demande à Nicole Champion, volontaire GVOM, de collaborer à l'accompagnement pédagogique des étudiantes de l'université avec l'assistant social Pablo Graña et attend d'elle qu'elle leur transmette des notions de méthodologie en animation.

L'intérêt de l'organisation est le suivant: le réseau d'échanges réciproques de savoirs sera utilisé comme outil permettant de créer un tissu social dans ce nouveau quartier, où les habitants ne se connaissent pour la plupart encore pas. Il permettra l'échange de savoirs tant au niveau de besoins fondamentaux que pour l'agrandissement des habitations (échanges d'habiletés manuelles pour la construction de briques, pour l'installation électrique, la peinture, etc.) ou d'activités récréatives.
L'organisation a constaté que la population de ce quartier a déjà une tradition de transmission des savoir-faire, par exemple, les éboueurs s'enseignent mutuellement à classifier les ordures.

Chaque nouvel habitant de quartier devra un loyer mensuel de 200 pesos uruguayens (devrait serait plus juste, car il est estimé qu'une famille sur deux pourra payer son loyer en raison de la précarité de leur situation économique).

De ces 200 pesos, 100 seront consacrés à un fonds pour les travaux collectifs et l'agrandissement des logements de base, l'autre moitié sera consacrée aux salaires de l'équipe de L'Organización San Vincente.

Montevideo, le 29 août 1996

J'avais longtemps hésité à participer à la messe anniversaire de la naissance du «Padre Cacho», le 15 mai dernier. Après avoir pesé le pour et le contre de ma présence, j'ai finalement décidé



Enterrement du Padre Cacho: l'accompagnement du Padre par les habitants du bidonville.

d'y aller, non par conformisme, mais pour connaître d'avantage le père de l'organisation.

Excepté la cène et une prière, la messe a été un moment de souvenir et de réflexion, les participants ont été invités à exprimer ce que le «Padre Cacho» leur avait enseigné. Pour certains c'était la patience, pour d'autres, la maîtrise de la peur, pour d'autres encore la solidarité, l'audace, etc. le tout ponctué d'anecdotes tantôt drôles, tantôt émouvantes.

Je suis vraiment contente d'y être allée, cela m'a permis d'apprendre les succès remportés par le quartier (l'installation de l'eau courante potable, par exemple), de connaître les personnes qui ont côtoyé le «Padre Cacho» et, au travers d'elles, un peu du «Padre Cacho» lui-même. Un des mérites de l'organisation est vraiment de bien connaître la culture des bénéficiaires de leur action.

Je suis toujours frappée de la popularité dont jouissait ce curé, le nom «Organizacioñ San Vincente» n'évoque pas grand chose et se confond souvent avec «San Vincente de Paul» qui n'a rien à voir, mais si je dis «Obra del Padre Cacho», beaucoup de monde sait à quoi et à qui je me réfère.

Mais passons aux choses sérieuses... le Rézo!!!

Mardi 4 juin, rencontre chez Lola, pour organiser la première réunion du réseau. J'y invitais les femmes qui m'avaient demandé quand le réseau allait démarrer. Je leur conte l'histoire des réseaux en France et mon expérience au réseau de Bienne, listes d'échanges à l'appui. Je les invite aussi à penser ce qu'elles aimeraient apprendre et peuvent enseigner.

Le problème du coût du matériel nécessaire aux échanges vient rapidement sur la table et je vois leur soulagement lorsque je leur dis que nous disposons d'un fonds de départ grâce aux amis qui versent de Suisse une contribution au réseau. Malgré cela, nous échafaudons déjà des plans pour réaliser nos propres gains, les voisines proposent d'organiser une tombola, une vente de vêtements d'occasion et une exposition avec tous les objets confectionnés grâce aux échanges.

Nous nous mettons d'accord sur la manière d'utiliser l'argent du «rézo» de soutien: il sera affecté aux outils, aux moyens de production des savoirs. Les participants aux échanges quant à eux, devront apporter le matériel qu'ils garderont au terme de l'apprentissage. Par exemple pour l'échange de dessin, les crayons sont à la charge du réseau et le papier à la charge des participants. Si certains ne sont pas en mesure d'apporter leur fourniture, nous nous consulterons pour prendre une décision (prêt à rembourser petit à petit ou don).
Nous discutons encore de l'attribution de certificats, attestant la participation aux cours, si les participants le souhaitent.

Nous fixons la première réunion du réseau au samedi 6 juillet, afin de pouvoir l'annoncer à l'assemblée mensuelle du quartier, le 30 juin, et prévoyons la distribution des invitations porte à porte, le lundi 1er juillet.

Le jeudi avant la première réunion, nous sommes allées nettoyer la maison Santa Clara, où nous nous réunirons. Elle appartient à l'Organización San Vincente et est en plein travaux de peinture; elle se trouve à près de 500 mètres du quartier. En l'absence du salon communal, promis par le ministère du logement, mais toujours pas construit, nous n'avons pas d'autre choix.

Neuf personnes (toutes des femmes) ont assisté à la première réunion du réseau. Cela me semble une bonne participation. La consigne était qu'à la suivante, chacune invite, si possible un, ou sinon une voisin-e ou ami-e. Les réunions sont fixées au premier samedi de chaque mois.

La semaine suivante, l'échange de crochet était le premier à démarrer, donné chez elle par Amanda, une retraitée qui n'avait pu se rendre à la réunion en raison de la distance. L'échange de travaux manuels commençait peu après, suivi par le tricot. J'étais satisfaite de la participation et avais le sentiment que tout s'était mis en route gentiment mais sûrement.

Le 16 juillet, rencontre de coordination avec le petit groupe qui s'était proposé lors de la réunion du 6. De nouvelles personnes se sont annoncées pour des échanges. Lola est désignée pour les informer du fonctionnement du réseau et des horaires des échanges.

Le samedi 3 août, nouvelle réunion. Entre temps, ce ne sont pas moins de 30 personnes qui ont montré de l'intérêt à enseigner ou apprendre quelque chose. Dix-neuf personnes se

réunissent à Santa Clara (où la peinture n'est toujours pas terminée), dont... un jeune homme qui se propose pour enseigner la peinture et le dessin. En un mois, les participants à la réunion ont doublé et le nombre de personnes intéressées au réseau a triplé!!!

A l'heure où je vous écris, le réseau compte 45 personnes, dont 3 hommes. l'âge des participants varie de 10 à 88 ans et nous avons un besoin urgent du salon communal dans le quartier.

Dans un rythme effréné, je supervise les échanges en cours, participe à quelques-uns, achète le matériel nécessaire, et organise les échanges à venir. De plus, je suis attendue pour enseigner le français et la fondue...

Mon enthousiasme a été contagieux, inutile de vous dire que je me sens heureuse et aussi (je l'avoue) fière de ce succès. Je me sens un peu débordée aussi.
Voici la liste des échanges qui ont débuté:
Crochet, tricot, travaux manuel, guitare, peinture sur tissus, «tarjetas españolas» (carte de papier végétal), cuisine, pâtisserie, dessin et peinture, ainsi que portugais.

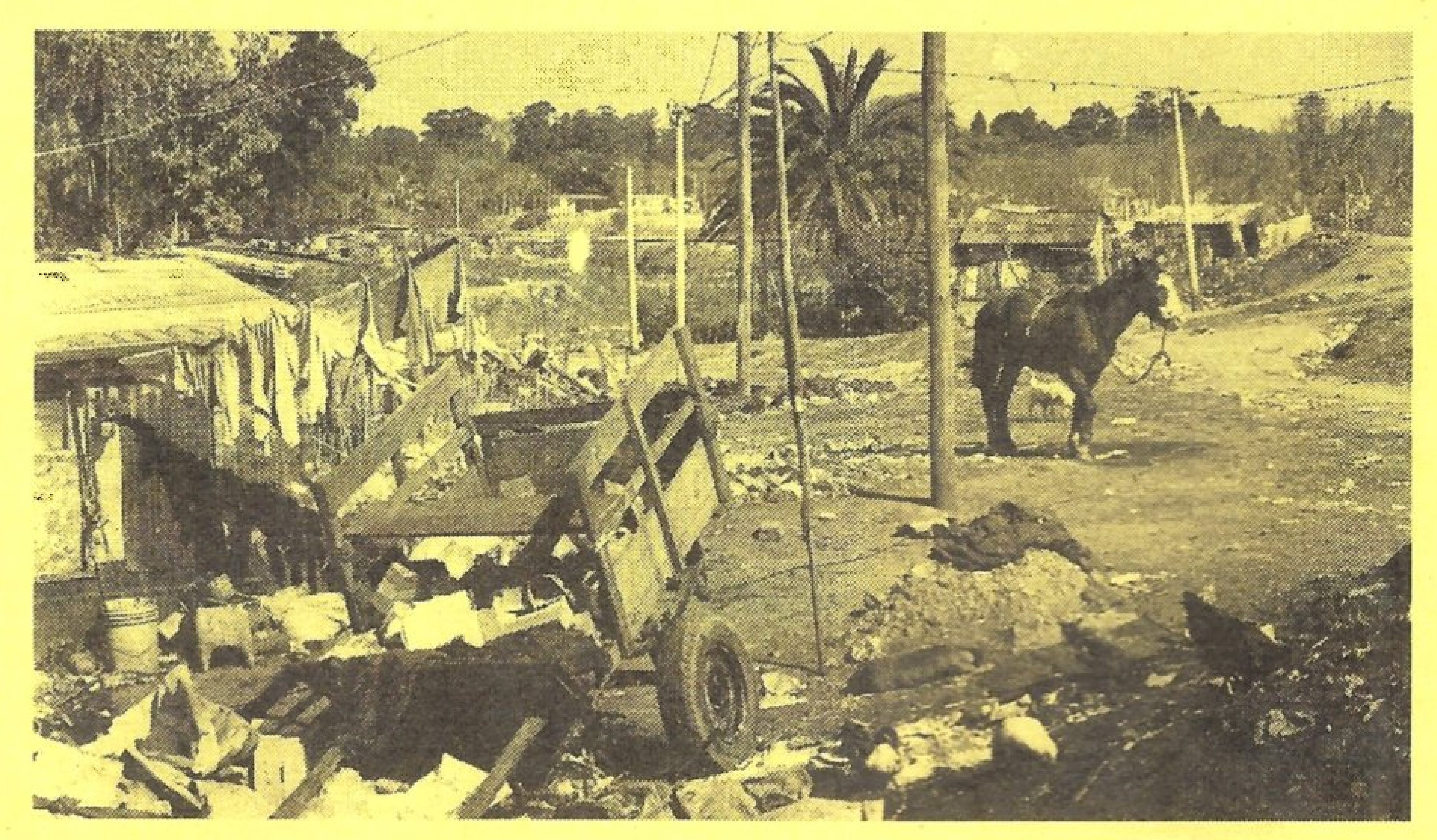
Les échanges qui vont commencer sous peu sont:
Confection de cravates, broderie, coiffure, modelage, décoration de tourte, chant, français et fondue.
Les échanges pour lesquels il manque soit un enseignant, soit des participants sont:
football, appui scolaire, tapis tressés, macramé et couture à la main.
Les échanges pour lesquels il manque le matériel sont:
dactylographie, couture à la machine.

Pour ce qui est des achats de matériel, je les fais seule, car les membres du réseau n'ont souvent ni le temps, ni l'argent du billet de bus pour aller au centre. J'ai acheté pour l'instant les outils suivants: ciseaux en dent de scie, marteau, emporte-pièce, lames pour couteaux «stanley», pince, crayons, gomme, peinture sur tissus, pinceaux, stylos argentés et dorés, papier végétal. Nous avons décidé que le réseau fournissait les premières feuilles de papier végétal, aux participantes de l'échange «tarjetas españolas». Les stylos argentés et dorés ont été une mauvaise acquisition, trop fragiles pour les filles, ils se sont abîmés tout de suite. Je vais dorénavant acheter un liquide à mélanger à de la poudre, qui s'applique au pinceau.

Je tiens une comptabilité précise, et nous avons encore de bonnes réserves. Le 20 août, nous avons fêté le premier anniversaire du quartier. Il y a un an que les premiers voisins ont reçu la clé de leur maison et la majorité a déménagé le jour même (d'autres ont déménagé en décembre et il reste encore des maisons vides); c'est également à cette date que son nom a été donné au quartier. La semaine dernière, un habitant du quartier, recycleur de déchets, a fait la une de la presse. Sa jument a mis bas en plein centre-ville et en pleine nuit, pendant qu'il travaillait, alors que le poulain était attendu pour octobre. Les personnes présentes lui ont donné un coup de main.

A Montevideo, des lycéens occupent plusieurs lycées pour revendiquer un débat national sur la réforme éducative en cours. La centrale syndicale a proposé sa médiation entre étudiants et Conseil de l'éducation pour trouver une solution au conflit.

La crise économique que traverse le pays est de plus en plus profonde et évidente. En ville, locaux commerciaux, appartements et maisons à vendre ou à louer se comptent par centaines.



Cantegrile (bidonville) à Montevideo

Décès

Madame Marie Sommer-Gauch, décédée le 31 août 1996, mère et belle-mère de Verena et Jean-Pierre Cadoux-Sommer, anciens volontaires au Burundi.
Leur adresse:
Rte de la Grangette 60
1723 Marly

Monsieur Claudio Caffi, décédé le 1er octobre 1996, ancien volontaire au Tchad.
Adresse de son épouse et de ses enfants:
Brigitte Caffi
1642, rte de la Charniaz
F- 74380 Bonne

Madame Blandine Fresard-Joly, mère et belle-mère de Pierre et Mariette Fresard-Bailat, anciens volontaires au Rwanda.
Leur adresse:
Rte d'Orpund 60
2504 Bienne

Monsieur Fernand Pittet, décédé le 8 novembre 1996, père et beau-père de Jean-Luc et Christine Pittet, anciens volontaires au Pérou.
Leur adresse:
2, rue de la Faïencerie
1227 Carouge

Naissances

Simon, fils de **Sonia et Pierre-Michel Sierroz**, anciens volontaires en République Centrafricaine de 1992 à 1995.
Adresse de la famille:
8, rue de l'Hôtel-de-Ville
1920 Martigny

Lucille, fille de **Laurence et Yvan Jobin-Fresard**, anciens volontaires au Togo. Jérémie et Elise lui ont ouvert toute grande la porte de la maison.
Adresse de la famille:
Ch. de Villars 105
2901 Fontenais

Mariage

Le faire-part nous est parvenu de Tarija, en Bolivie, c'est là que se sont mariés **Thérèse Pittet et Jorge Rueda**. Thérèse est volontaire dans ce pays depuis 1991. Nos fécilitations et meilleurs vœux de bonheur à tous les deux.
Leur adresse:
Casilla 326
Tarija/Bolivie

Retours

Stéphane Gross et Sara Tonossi, sont de retour du Tchad depuis le 15 octobre dernier, après 3 ans passés à la Mission catholique de Mombaroua.

Sara a travaillé à la revalorisation du travail d'artisanat avec les potières et à leur formation. Quant à Stéphane, il s'est occupé à la formation et du suivi des animateurs du centre culturel de Binder, du programme d'alphabétisation et de l'appui aux professeurs.

Leur adresse:
c/o Josy Tonossi, 3966 Chalais

Pour ne pas dépendre uniquement des deniers publics, GVOM, BAT (Bourse à Travail) et Eiréné proposent une action Vins et Calendrier...



Exemple d'une des photos du calendrier

Bulletin de commande

Nom: Prénom:

Adresse: Tél:

Je viens chercher /
Envoyer après paiement CCP GVOM 10-20968-7 (avec les frais d'envoi en plus soit Fr. 15.–)

VIN:

______	bt(s) de 5dl	Dôle	à Fr. 10.–	______
______	bt(s) de 5dl	Gamay	à Fr. 10.–	______
______	bt(s) de 5dl	Pinot Blanc (spécialité)	à Fr. 12.–	______

CALENDRIER perpétuel avec photos d'Art de Daniel Caselli (Uruguay)

exemplaire(s) du calendrier à Fr. 20.– ______

❑ frais d'envoi ______

TOTAL ______

Commandes à renvoyer chez: Francis Monot, 11 St Bernard, 1510 Moudon.

PINOT BLANC 1995

Bernard Rochaix Peissy (GE)

DÔLE 1995

François Cordonier Chermignon (VS)

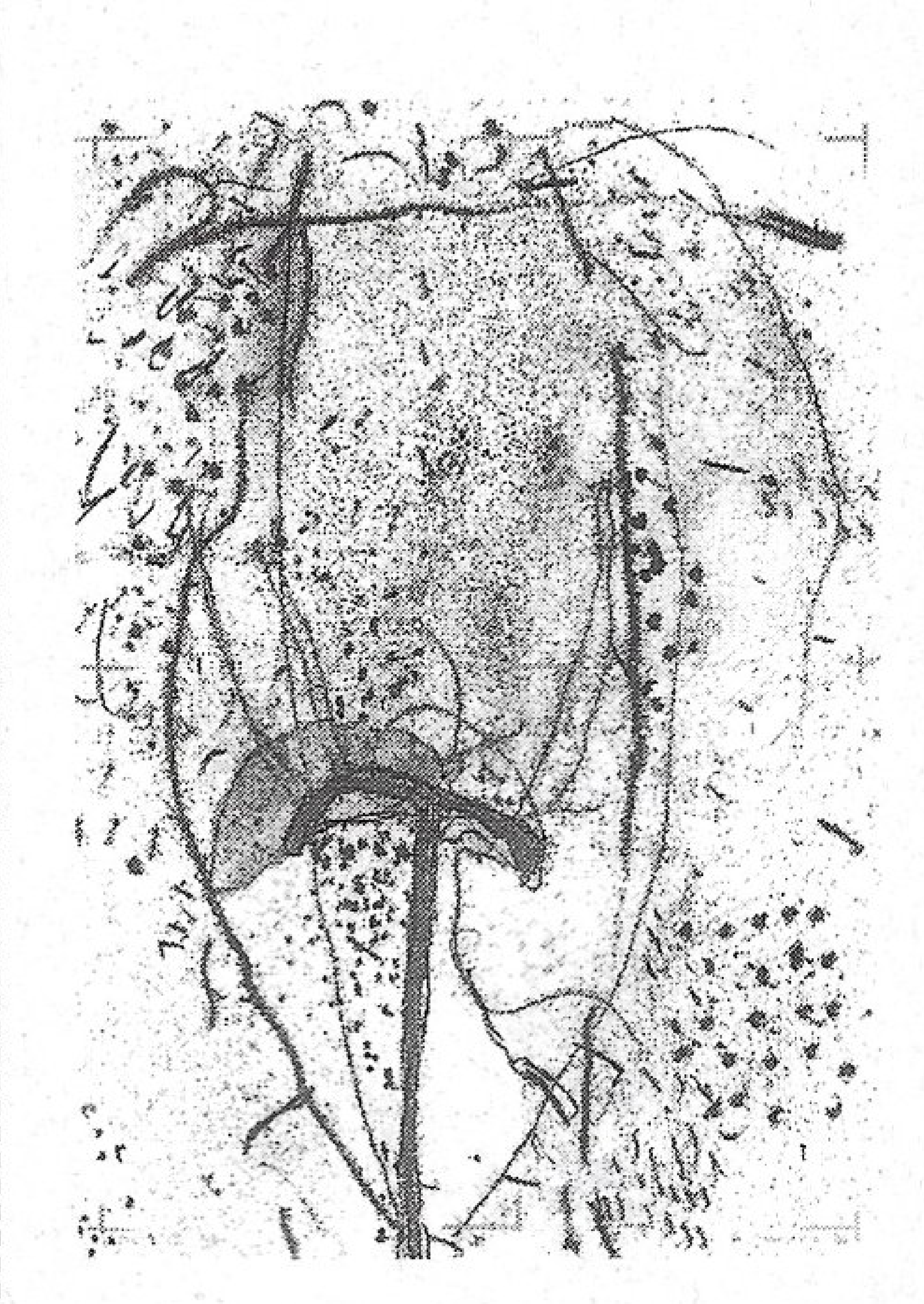
GAMAY 1995

Bernard Rochaix Peissy (GE)

❦ Ce vin vous est proposé par BAT, Eiréné et GVOM comme soutien à leur action en faveur de projets de développement outre-mer et en Suisse ainsi que de l'accompagnement de réfugiés et de requérants d'asile.

❦ *C'est un élixir de longue vie pas forcément pour le consommateur mais pour BAT, Eiréné et GVOM.*

L'étiquette a été réalisée par ALAIN JAQUET, Coffrane/NE



Plaidoyer pour des médiateurs culturels

par Alain Schwaar

A l'heure où les Suisses sont appelés à se prononcer sur une loi visant à durcir les mesures vis-à-vis des requérants d'asile, voici un texte qui plaide pour l'ouverture et encourage la rencontre des cultures.

Alain Schwaar est président d'Eiréné International; son expérience en Afrique et son statut actuel lui offrent une position privilégiée pour traiter avec discernement le thème de la médiation culturelle.

Que demande-t-on d'autre aux volontaires? N'est-ce pas d'être d'abord et avant tout des médiateurs culturels?

Une association pluriculturelle dit à propos des différences: «Pour comprendre les différences, il faut communiquer, et pour communiquer, il est nécessaire de pratiquer l'altérité. Pour pratiquer l'altérité, il faut trouver des similitudes.

Souvent les réfugiés, arrivant dans nos pays, ont de la peine à comprendre les règles qui régissent nos sociétés. Ils ne trouvent pas toujours de réponses à leurs questions. Ils ne trouvent pas toujours non plus des gens qui soient disposés à donner des explications, à leur dire pourquoi chez nous, il convient d'agir de telle ou telle manière.

Quand les milieux des réfugiés s'organisent, on voit que les gens de même culture font souvent appel à ceux qui sont déjà intégrés chez nous, et leur demandent conseils et appui. Par exemple pour les accompagner dans certaines démarches et traduire.

Heureusement, les gens intégrés ne font pas que traduire d'une langue dans une autre, mais expliquent, donnent le sens à ce que leurs compatriotes veulent dire. Et dans mon travail social, je suis heureux de pouvoir compter sur de telles personnes.

On pourrait appeler ces gens des médiateurs culturels, plutôt que des traducteurs.

Quand nous allons en Afrique et en Amérique latine, la plus élémentaire des modesties devrait nous permettre de voir que nous sommes dans la même situation que des réfugiés chez nous: nous ne connaissons pas la langue, les usages, nous ne comprenons pas les manières d'être.

Certaines choses nous choquent. Comme nous n'avons pas le même point de vue, on peut en conclure que nous devons nous aussi choquer souvent!

Quand nous sommes en Afrique et en Amérique latine, nous sommes bien contents quand nous trouvons des gens qui soient à l'aise dans leur milieu, et qui en même temps connaissent bien notre culture et nos us et coutumes. Ce sont les «médiateurs culturels» qui nous sont si précieux.

D'ailleurs, on s'en rend petit à petit compte qu'il n'est pas très heureux (pour ne pas dire pas très rentable) de laisser aller de jeunes volontaires directement sur le terrain. Le temps qu'ils comprennent les problèmes et puissent communiquer vraiment avec les gens, et ils sont déjà sur le retour. Par contre, travailler avec des animateurs, qui aient le rôle de «médiateurs culturels» permet à chacun de mieux collaborer et donne plus de chances d'atteindre les objectifs.

Pour en revenir au volontaire, quels pourraient être sa place, son rôle?

D'abord de reconnaître qu'il est un invité, avec ce que cela comporte comme temps d'adaptation, de nécessité de faire connaissance avec les gens pour que puisse s'établir une communication. Ensuite, d'être lui aussi un «médiateur culturel» pour les partenaires. Ce n'est qu'en permettant aux partenaires de connaître les buts, les ressources et les exigences des donateurs par exemple qu'il y a une chance qu'ils puissent devenir plus autonomes par rapport à eux. Et dans un deuxième temps, d'être médiateurs culturels par rapport aux autres européens, tant sur place que dans le pays d'origine, que ce soit pendant leur séjour ou à leur retour. Pour cela il doit y avoir envie de connaître l'autre, la reconnaissance de l'existence et de la richesse de l'autre culture, et la volonté de communiquer, une envie d'échanges. Ce serait donner un sens à la rencontre, à la collaboration.

Alors, le volontaire aura reçu et il aura connu, et le partenaire aura été reconnu.

Alors il y aura eu rencontre.

Miami « Witze »

par Daniel Jeanneret

Daniel Jeanneret, ancien président d'Eiréné Suisse, est actuellement volontaire M.C.C./Eiréné en Haïti. Il nous livre ici un regard contrasté, enrichissant à tout point de vue sur la Floride.

Désarmes, le 7 juillet 1996

La machine doucement avale le dollar que j'ai glissé dans l'orifice approprié. Quelques secondes d'attente, rien ne se passe, soudain un ticket jaillit du métal. En haut, une lumière clignote, je pousse le tourniquet. Quelques pas, la paroi rouge vif devant moi se fend en deux. Je continue mon chemin. Sans bruit, la paroi se referme sur moi. Un espace clos, une vague odeur de parfum de femme flotte. L'espace se met en mouvement. Une lumière qui clignote et la paroi s'ouvre de nouveau. Je fais quelques pas. Je me trouve sur une sorte de plate-forme. A travers les baies en plexiglas, j'observe le mouvement de la rue. Il est huit heures du matin, il est encore trop tôt, quelques voitures passent sur la chaussée. La brise de l'océan remplit la plate-forme, il fait bon. Une vague musique espagnole suinte des murs.

Tout est propre. La couleur des murs est à la fois vague et présente, rien n'accroche, rien n'agresse. Par la gauche, sur des poutres en béton, lentement une boîte faite d'acier et de verre s'approche. Elle passe devant moi. Elle ressemble à un gros bus. Elle s'arrête. Une main invisible ouvre les portes.

La boîte est vide. Je rentre et m'installe à l'avant. Coup de klaxon, avec un soupir prolongé les portes actionnées par des vérins pneumatiques se referment. La longue cage se met en mouvement. Elle suit les poutres. Sans bruit, nous longeons les façades des maisons. La cage ralentit doucement, elle tourne l'angle de la rue.

Pour passer au-dessus d'une grosse artère, nous grimpons encore deux étages, puis nous reprenons le niveau normal, celui du troisième étage des maisons. La boîte passe plusieurs stations. Voici des passagers, elle s'arrête.

L'œil rond et froid d'une camera nous surveille. Œil sans liens apparents avec les voix chaudes des haut-parleurs, ce sont des voix féminines qui avertissent, rassurent et informent. Nous voyageons dans un espace d'hommes sans hommes. Par trois fois, j'essaie de parler à mes voisins, ils se sont tus. Les voix chaudes et rassurantes de la machine n'ont pas dit qu'il fallait parler à son voisin. Des rues, des maisons, des automobiles... Parfois, un piéton égaré ressemble à un homme. Je suis content de voir la mer. Elle me rattache aux vivants. A la plate-forme suivante, je m'échappe à la fois soulagé et émerveillé de toutes ces machines discrètes où l'homme a refait l'homme dans sa chair.

Chers amis,
Pour mes vacances, j'ai décidé de faire un saut sur l'autre bord comme on dit ici. L'idée d'avoir à me battre avec les miséreux qui fréquentent les portes des lieux de vacances en Haïti ne me souriait guère. Je voulais aussi faire une coupure pour recharger les accumulateurs. Donc je suis allé visiter Miami et ses environs.

Lors de cette visite, je voulais retrouver quelques points de repères familiers. Etre tranquille, de pouvoir me déplacer sans avoir à me défendre avec la foule des rues surpeuplées, les mendiants et les marchands agressifs. Je voulais voir les programmes de télévision, quelques cinoches, me faire envie en visitant des magasins où l'on vend de l'informatique. Manger des œufs pour mon petit déjeuner. Aller flâner à la plage et m'asseoir aux terrasses des bistrots. Louer une voiture pour rendre mes déplacements plus faciles.

Ce fut une semaine entre ciel et terre que j'ai passée en me demandant constamment où se trouvait la réalité. Mais qu'est-ce que la réalité? Question stupide, la réalité existe, c'est tout.

Vainement, j'essayais de la mesurer pour lui donner une sorte de conformité où j'aurais pu trouver ma place. En faisant cet exercice, j'ai senti en moi les contours de l'empreinte naissante faite par l'étau de la réalité haïtienne. Je fus un étranger en Floride comme je le suis en Haïti. Etre étranger, c'est s'éveiller enfin. C'est voir, écouter et sentir de l'extérieur et de l'intérieur ce qui nous entoure. Etre étranger n'est ni rechercher désespérément «le Switzerland», ni ses amis au travers d'autres personnes. Etre étranger, c'est découvrir plus fort qui nous sommes, ce que nous sommes et ceux que nous aimons. C'est aussi découvrir ce qu'on «voudrait» parce qu'avant nous l'avions et nous ne le savions pas.

Ce «voudrait» c'est le motif qui vit dans la tête de la tisserande et qui voit la prison de la trame. La trame jaillit du passé, pour s'accrocher au futur. Elle est devenue normalité sur laquelle, comme le funambule, nous avançons ou reculons en attendant que la liberté vienne y emprisonner le rêve sur lequel nous pourrons nous reposer. Terrien du Cachot, terre de sapin du pays de Neuchâtel, je suis déjà devenu un funambule haïtien, pas encore très doué, mais assez pour vous dire que Miami est un pays de fous!

Imaginez la démence... Pouvoir se déplacer dans toute la ville, sans être coincé et suant dans des embouteillages.

Des routes sans trous, pas de véhicules en panne, pas le moindre bouchon... Des automobilistes qui utilisent des indicateurs de direction, plus besoin de deviner ce que vont faire les voitures qui vous précèdent pour les éviter et parier le meilleur pour passer sans encombre...

Les voies de roulement sont faites pour une voiture seulement, quel gaspillage!

Il est vrai que les automobilistes circulent à des vitesses de fou, ce qui est contre toutes les règles de politesse les plus élémentaires: impossible d'injurier le conducteur voisin et d'avoir son joyeux bonjour en guise de réponse.

Enfin, extrême non sens, les gens s'arrêtent aux feux rouges que la voie soit libre ou non. Eh bien mes amis, ça c'est grave parce que c'est un des fondements de la logique fondamentale qui en est cause. Vous prétendez peut-être que tous ces feux rouges et verts évitent bien des accidents. Vous avez mille fois raison, mais moi je prétends que ces machins-là nous «désapprennent» à faire attention, pire à ne plus essayer de connaître les autres pour les deviner. Nous avons le blanc et le noir, c'est clair pour ceux qui aiment ces états. Maintenant nous avons la même chose mais en couleur et c'est plus inquiétant: rouge «danger», vert «amitié». En Haïti, les gens ont compris le sens du danger: rouge, ils passent en faisant attention. Vert, indiquant l'amitié: ils passent aussi en redoublant d'attention.

Les odeurs... Il n'y a pas d'odeurs à Miami, je veux dire, qu'on ne sent rien. On peut s'aventurer dans n'importe quelle rue, même dans les quartiers pauvres sans avoir ces odeurs indicatrices d'activités humaines que



l'on trouve en Haïti. Il n'y a pas l'odeur surchauffée du tas de déchets en train de fermenter. Celles des endroits propices où l'odeur âcre de l'urine pique aux yeux. L'autre odeur, plus rare celle-ci, mais pratique en cas de manque d'organisation ou de soudain malaise intestinal, permet à l'imprudent(e) de faire ce qu'il (elle) doit absolument.

A Miami tout est prévu. Cela se passe dans un univers tout de blanc fait, de tubes néons pour y voir clair et un miroir pour vous souvenir qui vous êtes avant l'effort et vous reconnaître après. Enfin, les endroits pour, ce sont des sortes de confessionnaux sans confesseurs, où le confessable entre et salue en baissant sa culotte au lieu d'enlever son chapeau. Au bout d'un certain temps, celui qui a laissé son chapeau reparaît confessé et heureux. Comme rien ne se passe sans punition, avant de sortir il doit actionner un «push here» déclenchant une chute de dix litres d'eau, qui fait disparaître par le fond d'un trou sans couleur toutes ces matières vous rappelant vos cours de chimie et de microbiologie.

Si les parfums haïtiens sont absents, j'ai cependant retrouvé quelques odeurs typiques des États-Unis. Ce sont celles de la graisse surchauffée des hamburgers et celle de l'huile des frites de quelques MacDo égarés. Etrangers comme moi, ce sont des lieux de pèlerinages gastronomiques pour quelques millionnaires nostalgiques du temps de leur pauvreté. En visitant ces saints lieux, c'est une époque de jeunesse qu'ils refusent d'oublier et aussi pour se souvenir de jours peut-être heureux. Je suis allé à la plage. Des amis m'avaient indiqué un endroit près de Fort Lauderdale. C'est en suivant la route bordée d'hôtels et de résidences de luxe que l'on aborde un grand parking construit sur une dune basse. Ma petite Ford Fiesta fit figure d'une naine orpheline parmi ces imposantes Lincoln Continental noires comme nos corbillards et les Cadillac roses. Sur la plage, des chaises longues et des parasols attendent des clients. Mon souci d'économie m'aide à trouver un coin de sable pour y mettre mon linge et m'étaler. Deux dames d'apparence jeune m'invitent à m'asseoir sur les chaises longues. Comme j'hésite, elles m'apprennent que je suis dans une démocratie et que tout le monde a droit à sa chaise longue.
Tout en sirotant le «drink» que leurs bouffis de maris ont fait apporter, j'observe du coin de l'œil les miracles de la chirurgie esthétique. Du côté de la forme, tout ne va pas pour le mieux pour tout le monde, et il semble bien que si l'on n'est pas obèse on est plutôt boiteux ou bien un peu tordu. Je ne retournerai pas sur cette plage.

La différence d'âge de ces retraités et le mien n'étant finalement pas très grande, j'ai beau me dire que je n'aurais jamais une Cadillac rose, de voir mon avenir ainsi étalé au soleil me démoralise. Suprême honneur de la démocratie des gens riches, le flic qui garde la plage et les parcomètres est venu me suggérer de lui remettre la monnaie nécessaire pour renouveler la location de ma place de parc. C'est ça la démocratie, se payer des voitures à 40'000 dollars et comme tout le monde devoir payer sa place de parc à cinquante cents l'heure. Elle génère des flics enfin utiles.

Quand le parcomètre est vide, la communauté vous envoie un serviteur en uniforme qui vous signale très poliment que «le contrat» qui vous lie à la place de parc est terminé. Il vous laisse alors le choix, démocratie oblige, entre l'amende d'ordre ou le renouvellement de votre contrat. Si vous choisissez de refuser de défendre vos droits, il se fera le plaisir d'aller glisser dans le parcomètre l'argent nécessaire. Ce service est bien entendu gratuit. Je vous recommande vivement la fameuse «Miami Beach». Il y a toute une série de bistrots avec terrasses qui longent la plage. J'y ai pris quelques bières bien fraîches qui me mirent le cœur au chaud, c'est-à-dire dans une situation à la fois d'oubli et d'intense perception. Bien calé sur mon fauteuil, les yeux mi-clos j'observe attentivement. Il y a d'abord tous les forcenés du patin à roulettes ancienne version et nouvelle version. Echappés du zoo des animaux à roulettes, ils pratiquent sur une petite route construite à cet effet. Ils tournent, dansent et virevoltent entre les allées et venues des fous du vélo.

En s'aventurant plus loin sur la plage, il y a le désordre des coureurs et coureuses à pied de tous les âges qui courent après leur destin. Plus loin, il y a ceux et celles qui prennent le soleil. En y regardant de plus près pour le voir, j'ai été étonné ce qu'un si petit morceau de tissu peut cacher si peu ou montrer autant. Dans beaucoup de cas, il semble bien qu'il ne soit pas donné à tout le monde de choisir avec succès entre l'esthétisme et l'indécence. Ici, l'habit est plutôt un élément décoratif que des gens nus se mettent sur le corps. Tout le monde n'a pas mon sens pour l'art de la décoration. Preuve en est ce gardien de la plage qui est venu demander à une dame de remettre les deux confettis qui lui servent de sou... qu'elle avait par inadvertance, laissé le vent enlever. Le gardien, un apollon aux yeux bleus, n'est pas seulement là pour attraper les voleurs de porte-monnaie et interdire aux gens de se noyer. Ils ont aussi le devoir de garde des valeurs de l'Amérique

puritaine. Encore un Becks qui transpire dans mon verre. Pour vous mesdames, j'observe les «mecs». On se croirait à Florence où toutes les statues dédiées à la beauté masculine se seraient échappées des musées. Vêtues «pour laisser voir», elles montent puis redescendent la rue. Tous ces David sortis tout droit de la galerie «Body building» Michel Ange, sont des paquets de muscles ambulants. Par deux ou seuls ils flânent goûtant l'air du temps. Ils observent les terrasses tout en se regardant marcher mettant en valeurs mollets, fesses, biceps, pectoraux et nuque puissante.

Ce qui frappe dans toute cette foule, c'est la bonne forme des gens. Ils sont beaux, en santé, se défoulent dans des exercices sportifs. Ils semblent insouciants, jouissant du soleil, de la vie, de se montrer. Ils sont heureux de se mouvoir et parfois on pourrait croire qu'ils dansent avec la terre. Encore une fois, j'ai eu la sensation qu'ils étaient d'un autre monde où les mots «impossible» et «malheur» n'auraient pas encore été inventés. Je vous envoie ces cartes postales en couleur, cliché d'un monde heureux. Rassurez-vous, je n'ai pas passé mon temps seulement à la plage. Je suis aussi allé tapoter sur tous les nouveaux ordinateurs. Essayé tous les numéros de téléphone 800... La communication est gratuite et cela permet de parfaire son anglais en même temps que d'assouvir sa curiosité. J'ai flâné dans les bibliothèques des universités. Je suis toujours étonné de la masse d'information qui s'y trouve et de trouver les gens si ignorant de la vie. J'ai préféré voir les crocodiles au zoo, c'est moins dangereux et moins cher. Le soir, j'ai «zappé» avec bonheur sur les quarante huit chaînes de télévision.

Pour ne pas perdre l'habitude, j'ai habité dans un quartier de «Little Haïti», c'est là que l'on trouve les motels les moins chers, des propriétaires indiens sympathiques. J'y ai rencontré des transfuges sud-américains avec de grosses valises et des silences pleins de secrets. Le matin, j'allais boire le café dans un quartier de «Little Havane» chez mon coiffeur Napoléon Malaparte. Il est devenu mon coiffeur parce que son histoire fut plus longue que mes cheveux. Nous y causions de la fin de Maximo. De temps en temps «une amigo» venait déposer quelques centaines de dollars dans son tiroir caisse. C'est pour notre «association» qu'il me disait en riant malicieusement. De retour en Haïti, j'ai eu l'impression que le temps s'était arrêté, que Miami était une sorte de cinéma. Sitôt arrivé dans l'aéroport, il fallut me battre pour récupérer puis marchander le bruit du taxi pendant une demi-heure. Sur le chemin du retour, je pus enfin sentir les trous dans la route, suer dans les embouteillages, humer les odeurs... C'était le retour à la normalité.



Nous sommes heureux d'annoncer que notre dessinateur attitré, Jean-Daniel Liechti, a obtenu la troisième place, après Barrigue et Pal, lors du festival de dessin de presse qui a eu lieu fin octobre à Cressier.

Il avait déjà l'estime de toute notre équipe; il a maintenant une consécration officielle.

Bravo Jean-Daniel!

Rédaction
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580-2

FSF
Frères sans frontières
Case postale 129
CH-1709 Fribourg
CCP 17-7786-4

GVOM
B. Faidutti-Lueber
R. Henri-Mussard 6
CH-1208 Genève
CCP 10-20968-7

EIRÉNÉ
Comité suisse
Godi Glatz Consulting
CH-1350 Orbe
CCP 23-5046-2

Changement d'adresse
Prière de l'annoncer directement au mouvement concerné

«Interrogation» paraît huit fois par année
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression:
Imprimerie Glasson SA – Rue de la Léchère 10 – CH-1630 Bulle

JAB – 1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE